

Marcelle Alix

galerie

**4 rue Jouye-Rouve
75020 Paris
France**

**t +33 (0)9 50 04 16 80
f +33 (0)9 55 04 16 80
demain@marcellealix.com
www.marcellealix.com**



Ernesto Sartori

Press

Marcelle Alix
SARL au capital de 10000€
SIRET 518 370 192 00016
NAF 4778C

R.C.S. Paris 518 370 192
TVA FRB9518370192



ERNESTO SARTORI — GALERIE MARCELLE ALIX

Point de vue July 21, 2021 — By Guillaume Benoit

Ernesto Sartori fait danser les formes obscures, les silhouettes mystérieuses et les perspectives ambiguës dans des paysages impossibles. Réunissant quasi exclusivement des peintures, sa nouvelle exposition personnelle, Spugne Chiuse à la galerie Marcelle Alix, nous invite à nous projeter mentalement vers des mondes intrigants où les formes, qu'elles s'opposent ou se complètent, semblent partager un horizon commun.

Perclus de référentiels pop ultraspécialisés comme plus larges, le travail d'Ernesto Sartori (né en 1982) multiplie les références et trouve ses origines dans de nombreux champs qui dépassent l'histoire de l'art. Liés à ses travaux précédents comme à l'histoire de la représentation, ses tableaux synthétisent une expérience continue qui se donne dans sa résonance plus que dans l'isolement de pièces.





Une liberté à l'œuvre ici qui lui permet d'explorer ses obsessions mais surtout de mettre en jeu ses recherches dans des formes qui les renouvellent. Venu à la peinture après ses études d'arts plastiques, Sartori développe une pratique qui met en situation des formes diverses dans des contextes qui peuvent renvoyer à sa propre biographie. Ainsi chargées d'histoire autant que d'histoires aléatoires, elles se parcourent comme on tourne les pages d'un carnet de notes patiemment accumulées et ordonnées sur un plan dont les limites elles-mêmes semblent appeler une nouvelle étape. Remplis jusque sur leurs bordures, les panneaux tendent déjà leurs extrémités à d'autres membres, prêts à s'emboîter à d'autres, cousins proches ou lointains parcourus du même souffle de sa recherche continue. Derrière l'aspect non académique de ses formes c'est ainsi presque une école de la pratique qui se fait jour dans le parcours de l'exposition, imposant sa discipline singulière, faite de radicalité géométrique, d'invention visuelle, d'urgence de confrontation imaginaire et d'expérience de pensée.

Une proximité avec le protocole scientifique qui n'a rien d'innocent ; cette générosité et la spontanéité qui ressortent de son travail ne manquent pas de souligner la capacité d'ascèse, d'abstraction de formes familières de leur concrétude réelle pour tenter d'explorer de nouvelles manières pour elles d'habiter le monde, en s'alignant avec ses paradoxes. Avec simplicité (et l'ambition démesurée de toute vocation d'artiste), Sartori fait glisser vers l'absolu ses fantaisies « à portée de main ». Ses paysages, peuplés de formes et de couleurs étranges, répondent à des mythologies inconnues dont l'examen révèle pourtant la somme de familiarités. Les arches monumentales, le génie de ponts surélevés, les arbres centenaires se mesurent à l'aune de ses tasses, de morceaux de tubes passés outre leur fonction, de babioles minuscules venues s'échouer avec la majesté d'artefacts oubliés.

S'il ancre son travail, de sculpture comme de peinture, à la terre en travaillant la manière d'en représenter les distances et les volumes, en inventant des formes destinées à habiter sa planéité, Ernesto Sartori fait toujours place à un ailleurs, insérant dans notre monde de contingences les angles droits impossibles et rassurants de la finitude géométrique. Comme une rencontre explosive entre deux ordres, la géographie et la mathématique, Sartori dynamite la paix de leur cohabitation pourtant séculaire en soulignant à nouveaux frais la distorsion de leur rapprochement. Dans sa peinture, c'est alors la rigueur géométrique qui s'efface et se voit percluse des accidents imposés par le terrain que ses structures habitent, dessinant un lien sensible entre l'art de la construction et la composition presque organique d'ensembles qu'il isole comme autant de régions-mondes possibles. Jusqu'à en annihiler les protubérances, jusqu'à résoudre la somme des détails et aplanir les différences pour penser des images d'un bloc. à la cohérence toute variétale.



Bousculant les tendances et les références, les perspectives classiques se heurtent aux mouvements pariétaux, la technique brute vient recouvrir les motifs posés en amont et souligner les contours pour laisser entrevoir une peinture du geste, du rythme et de la sensation tout autant qu'un plaisir manifeste de souligner, comme pour soi, la limite d'un objet, d'amener à la vie picturale un fragment du quotidien emprisonné par le coup de pinceau qui en trace la nouvelle limite. Paradoxalement donc, les éléments s'émancipent et ornent alors un vaste mouvement d'ensemble qui manifeste une ambition vivace de faire vibrer la planéité du cadre. Un cadre en bois qui peut tout aussi bien se mouvoir dans l'espace et assumer son statut d'objet lui-même accolé à des installations passées ou futures.

Fonction de l'intensité qu'il souhaite y intégrer, la somme des éléments se perçoit et se distingue à la mesure de traits explorant le brouillage mental qu'il impose à ces paysages pleins d'une vie fomentée par la technique de la nature morte, compilations d'éléments assemblés dans une maquette passée par le filtre de la multitude de regards qu'il porte sur elle, variations et réutilisations de formes qui habitent son œuvre depuis des années qu'il déploie et explore en les trempant chaque fois nouvelle dans une autre solution.





Dans cette somme de mouvements tangibles et virtuels, ses formes agrippent l'oeil pour mieux le bousculer ; empruntant tantôt au charme de l'illustration pour l'immobiliser, tantôt à la forme déceptive de l'approximation pour maintenir sa dynamique et garantir au regardeur sa propre liberté. Ses techniques favorisant les contrastes, il piège ainsi le regard avec des formes qu'il choisit de ne pas finir, accole un élément brillant à un objet à la perspective bancale, jouant comme à son habitude de l'absence et des faces cachées pour tantôt forcer, tantôt contraindre la révélation d'ensembles qui ne peuvent donc jamais se figer définitivement. Basculant entre différents niveaux de précision, Sartori joue du niveau de détails comme on fait osciller la focale. Un lien subtil avec un monde numérique qu'il connaît parfaitement et bien plus proche de son univers que ne pourraient le laisser penser l'épaisseur et les oscillations du trait. Là se révèle également une nostalgie des premières représentations numériques en trois dimensions, certains de ses tableaux évoquant presque frontalement les vues isométriques si chères aux explorateurs de la création tridimensionnelle d'images de synthèse des années 1980-1990.

Avec une progression qui s'affranchit de toute notion d'évolution ou de narration, le parcours présenté à la galerie Marcelle Alix joue donc sur la variation, l'essai et les répétitions tissant entre chacun des tableaux un fil conducteur laissant libres les interprétations et les images nées de ces confrontations. Tout au plus un dialogue direct avec une maquette vient encore briser les échelles et les références. Dans l'accumulation de ces petites formes anodines, entre rebuts et fonds de tiroirs oubliés, l'association évoque les reliefs qui leur font face sur les cimes. Le plan incliné, si cher à l'artiste s'efface presque pour perturber, en sourdine, le plan initial de la représentation.

Les niveaux de lecture se confondent et la minutie de l'artiste, attaché à faire de son espace réduit l'épicentre d'histoires-univers reflète, sans masquer l'économie de ses moyens, l'apparition toujours magique mais jamais ésotérique d'une histoire dans les frontières du cadre. Le prestidigitateur cède alors à ce qu'il peut exprimer le mieux, sa force de travail et la possibilité pour les autres de le suivre. L'artiste abandonne son pouvoir de « faire illusion » en finir avec la bipolarité du plan de la représentation. Intérieur et extérieur s'emmêlent en un œuvre débarrassé de tout dogmatisme, de toute autorité.

Ernesto Sartori, armé de la seule minutie de l'artisan et de tout le génie de l'artiste ayant abdiqué sa position de surplomb, laisse émerger alors cette capacité à l'œuvre dans son travail et, partant, potentiellement au sein du regard porté sur lui, de tresser de la pulpe de ses doigts le fil menant aux vastes plaines d'un imaginaire dont la richesse n'a rien de « commun » mais tout de « partageable ».

Ernesto Sartori, Spugne Chiuse à la galerie Marcelle Alix jusqu'au 24 juillet 2021



Take (a)back the economy

Commence aujourd'hui : 13 avril → 7 juillet 2019

À l'invitation du CACC, la curatrice Barbara Sirieix propose l'exposition « take (a)back the economy » rassemblant les artistes Anne Bourse, Ève Chabanon, Hanne Lippard, Ernesto Sartori et Jay Tan. Le nom s'inspire du titre de l'ouvrage *Take Back the Economy* paru en 2013 et co-signé par JK Gibson-Graham avec Jenny Cameron et Stephen Healy.

Le travail de JK Gibson-Graham, économistes et géographes féministes, envisage l'économie non plus comme système ou espace capitaliste unitaire mais comme une zone de cohabitation et de contestation de formes économiques multiples — une critique de ce qu'elles nomment le « capitalocentrisme ». À travers l'image d'un iceberg, elles ont mis en valeur différents régimes de visibilité au sein de l'économie. Il y a ce qui est au-dessus du niveau de l'eau — le travail salarié, la production marchande, le commerce capitaliste, et ce qui est immergé — le travail non salarié, les économies non marchandes ou non monétarisées, les transactions dans le foyer ou au sein des communautés, les coopératives, les travailleur.euse.s indépendant.e.s, le don etc.





Ève Chabanon, *The Surplus of the Non-Producer*, 2018 — stuc (plâtre, pigments, colle d'os), acier, bois, plateau : 3 m x 1,5 m, 200kg

Crédits photo: Pierre Antoine — Produit par Lafayette Anticipations — Fondation d'entreprise Galeries Lafayette, Paris.

En soutenant d'autres formes de relations au sein d'une économie diversifiée, leur projet est d'encourager l'autodétermination économique des individus, notamment à travers la création d'un langage plus inclusif. Leurs concepts génèrent des outils de réflexion sur les économies de la production artistique nous permettant de considérer certaines choses moins visibles : ce qui se passe en dehors de la galerie, de l'atelier... ou ce que l'on n'a pas l'habitude de considérer comme faisant partie de l'économie de l'art ou de l'artiste. Quelles sont ces activités invisibles ? Quelles sont les économies non capitalistes d'un.e artiste ? Quel est le langage de ces économies ? L'intérêt des artistes pour leur production signifie-t-il nécessairement une logique productiviste ? Ces réflexions se positionnent dans un contexte politique où l'économie des travailleur.euse.s de l'art est remise en question ainsi que les cadres institutionnels qui l'entourent. Plusieurs études réalisées en France et à l'étranger démontrent que ces travailleur.euse.s, bien qu'actif.ve.s dans un secteur à forte rentabilité, sont pour la plupart dans une situation de forte précarité.



Slash-paris

13.02.2019

2/3



Ernesto Sartori, risacche, 2019 — Matériaux divers, dimensions variables

Crédits photo: Aurélien Mole — Courtesy Marcelle Alix, Paris

D'autre part, en pensant la production artistique dans le contexte d'une économie diversifiée, il s'agit de regarder chez les artistes des économies plus lentes, des processus contreproductifs ou des questions écologiques. Les artistes Anne Bourse, Ève Chabanon, Hanne Lippard, Ernesto Sartori et Jay Tan développent des perspectives singulières sur l'économie de la production artistique, qu'il s'agisse de faire interagir celle-ci avec des activités et des objets situés hors de l'espace et du temps symbolique de leur travail artistique, de considérer l'espace politique et géopolitique de la production et/ou du recyclage d'objets ou de langages économiques.



<https://vimeo.com/294143144>



Creuse

■ LIMOUSIN > CREUSE > AUBUSSON 09/09/16 - 06H00

Une exposition qui interroge les 25 ans du lieu pour en oublier l'architecture



Une médiatrice présente la proposition d'Ernesto Sartori. Aux murs, des dessins et des peintures. - GUINOT Robert

- A+ Grossir le texte
- A- Réduire le texte
- Imprimer
- Envoyer par mail

PARTAGER

Twitter

COMMENTAIRES

Commenter

Soyez le premier à commenter cet article

A LIRE AUSSI

Les espèces menacées

Fil info

CREUSE | LIMOUSIN | FRANCE / MONDE

ÉVAUX-LES-BAINS 21/09/2016 - 16:10
Un forum qui va faire saliver les locavores ce samedi sur le marché d'Evaux.

AUBUSSON 20/09/2016 - 19:40
Une ambulance impliquée dans une collision

NOUAILLE 20/09/2016 - 19:07
Fête de la Montagne limousine: pic de population annoncé à l'a

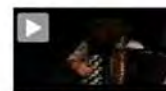
RECEVOIR LES ALERTES INFOS

Vidéos les plus vues

TOUTES LES VIDÉOS



La traversée de



29 eme edition des

Le Centre international d'art et du paysage de Vassivière renvoie immédiatement à l'architecture typique d'Aldo Rossi et de Xavier Fabre. Face à elle, de jeunes plasticiens s'interrogent et interprètent.

Le Centre international d'art et du paysage de Vassivière a ouvert en 1991. Vingt années se sont écoulées, marquées par une centaine d'expositions et une cinquantaine de commandes de sculptures. Le Centre d'art, avec sa tour caractéristique, avec son bâtiment qui s'étire en longueur, en dominant la prairie et le lac, constitue une véritable œuvre d'art conçue par Aldo Rossi et Xavier Fabre.

Des commandes à de jeunes artistes

L'exposition actuelle propose, comme son titre l'indique, d'oublier l'architecture. Elle marque le quart de siècle du Centre d'art dont on perçoit sur les murs, notamment ceux de la tour, l'impact des saisons qui défilent. Elle s'appuie constamment sur l'œuvre d'Aldo Rossi (une œuvre qui a en partie rejoint les collections du Centre Georges Pompidou), et qui constitue le fil conducteur du propos. Répartie dans les différentes salles, elle s'impose d'elle-même.

Marianne Lanavère, directrice du Centre d'art et commissaire de l'exposition, avec l'apport de Xavier Fabre (qui a prêté des archives) et de Guillaume Baudin, a commandé des



pièces à huit artistes plasticiens, des créations devant être des échos à l'architecture du lieu tout en l'interprétant. Le livre d'Aldo Rossi, « Autobiographie scientifique », nous renvoie à l'architecte, il constitue le matériau de base des artistes invités. Il est question d'une école, d'un cimetière, d'un théâtre, en somme de la vie, de la mort, de l'imagination.

Les artistes d'aujourd'hui, à la demande de Marianne Lanavère, ont donc revisité les espaces de l'établissement en se référant à Aldo Rossi et à sa pensée. La maquette métallique du Centre d'art, posée sur un socle de granit, accueille le visiteur, majestueusement. Elle est complétée par des archives disposées dans une vitrine. *Dans la nef, qui constitue le cœur de l'exposition, l'espace est occupé par une imposante structure modulaire de l'Italien Ernesto Sartori. Il a recyclé quantité d'objets de consommation qui composent avec des bois et autres matériaux peints. Il a tiré parti des couleurs avec habileté, cherchant à instituer des tensions, tout en se libérant des règles traditionnelles de l'architecture, tout en s'interrogeant sur la société actuelle.* Pour sa part, Étienne de France (32 ans) s'est intéressé par le dessin, lors d'une résidence à Vassivière, à la réalisation d'un habitat utopique sur les eaux du lac. Nicolas Chardon a imaginé douze tableaux d'un mètre carré chacun, représentant un carré noir cerné de blanc. Il a joué avec la répétition des formes, comme tant d'autres avant lui. Anne Bourse a mis agréablement en espace des dessins colorés présentés sur des panneaux de plexiglas.

Dans l'atelier, Adélaïde Fériot répond à un prototype de cabine de plage d'Aldo Rossi, avec un grand tissu coloré portant au sol des débris provenant du lac, tout comme Karina Bisch (avec sa robe diagonale). Deux encres de chine de Rossi, au mur, complètent la scénographie. Après la déconcertante installation de Sarah Tritz dans la salle des études, on arrive dans le Petit théâtre, on retrouve Karina Bisch avec une grande peinture géométrique, animée par des diagonales, où elle mise sur la répétition des motifs. Des créations parmi d'autres avec au final l'art d'Aldo Rossi qui s'impose de lui-même, simplement, et dont l'interprétation apparaît, au regard de l'exposition, parfois aléatoire.

En plus. Centre international d'art et du paysage de Vassivière, jusqu'au 6 novembre. Du mardi au dimanche, de 14 heures à 19 heures.

Robert Guinot

http://www.lepopulaire.fr/limousin/actualite/departement/creuse/2016/09/09/une-exposition-qui-interroge-les-25-ans-du-lieu-pour-en-oublier-larchitecture_12063602.html



ARTFORUM

login | register | ADVERTISE | BACK ISSUES | CONTACT US | [SUBSCRIBE](#)



search

ARTGUIDE | IN PRINT | 500 WORDS | PREVIEWS | BOOKFORUM | A & E | 中文版
DIARY | PICKS | NEWS | VIDEO | FILM | PASSAGES | SLANT

CRITICS' PICKS

CURRENT | PAST

New York

- Polly Apfelbaum
- Pacifico Silano
- Jennifer Packer
- "afterlife"
- Stuart Ringholt
- Glen Fogel
- Rudolf Stingel
- Monika Baer
- Robert Smithson
- Yun Hyong-keun
- Frank Stella
- Zhang Hongtu
- Martin Wong
- Barbara Rossi
- Tom Burr
- Anthea Hamilton

Los Angeles

- Noah Davis
- Simone Forti
- Claudio Verna
- Faith Wilding

Austin

- "Strange Pilgrims"

Chicago

Paris

Ernesto Sartori

MARCELLE ALIX

4 rue Jouye-Rouve

November 12–January 30

Sharing a sickly, bloodless pastel palette, as if from a world whose vital fluids have been drained by some vampiric force, Ernesto Sartori's gouache pictures and low-lying polychrome painted sculptures seem to refer to *something*, but you can't locate the source. The sculptures, irregular agglomerations of platforms and smaller rectilinear volumes, hover strangely between functions, somehow not quite furniture, models, or architecture. With mismatched planes and unfinished plaster, the edges refuse to align flush, instead jutting out into odd facets. The novelty of their surface effects is complicated by the enigma of what lies beneath. A multitude of recesses and apertures undo the geometric regularity of the platforms, so that the sculptures are not exclusively about presentation but also about hiding, storage—concealment.



View of "Ernesto Sartori," 2015–16.

All of this could be twee. But the longer one remains with the works, the more *unheimlich* they feel. There's a slippery logic to the artist's alliterative use of language, with the repetition of the root "ort" moving from the title of the painting *Espace ortel*, 2014–15, which proposes a "toe-space" in French, to the Italian "another garden" of his sculpture series "Un' altro orto," 2015, from which the German "Ort," or "place," might be extrapolated. Colorful everyday things are displayed on the miniature, field-like "Un' altro orto" sculptures. Various household utensils and accessories—twine, tape, chalk, slippers, a coil hose—seem available to be picked up and used, so that this space of play and experimentation transmogrifies into a kind of kindergarten. But, although the display is low to the ground, it is not necessarily for children. Sartori casts us, like Gulliver, into a Lilliputian world that defamiliarizes mundane objects so that they might be formed anew.

— Phil Taylor

GAGOSIAN GALLERY

links

BLACK STON
BLACK NOIS

LESLIE TONKOW
ARTWORKS + PROJECTS

PAULA COOPER GALLERY

hosfelt gallery

MARIANNE BOESKY GALLERY

P.P.O.W

Ernesto Sartori

MARCELLE ALIX

4 rue Jouye-Rouve

November 12–January 30

Sharing a sickly, bloodless pastel palette, as if from a world whose vital fluids have been drained by some vampiric force, Ernesto Sartori's gouache pictures and low-lying polychrome painted sculptures seem to refer to *something*, but you can't locate the source. The sculptures, irregular agglomerations of platforms and smaller rectilinear volumes, hover strangely between functions, somehow not quite furniture, models, or architecture. With mismatched planes and unfinished plaster, the edges refuse to align flush, instead jutting out into odd facets. The novelty of their surface effects is complicated by the enigma of what lies beneath. A multitude of recesses and apertures undo the geometric regularity of the platforms, so that the sculptures are not exclusively about presentation but also about hiding, storage—concealment.

Artpress – Critic's picks

12.2015

1/2



All of this could be twee. But the longer one remains with the works, the more *unheimlich* they feel. There's a slippery logic to the artist's alliterative use of language, with the repetition of the root "ort" moving from the title of the painting *Espace orteil*, 2014–15, which proposes a "toe-space" in French, to the Italian "another garden" of his sculpture series "Un' altro orto," 2015, from which the German "Ort," or "place," might be extrapolated. Colorful everyday things are displayed on the miniature, field-like "Un' altro orto" sculptures. Various household utensils and accessories—twine, tape, chalk, slippers, a coil hose—seem available to be picked up and used, so that this space of play and experimentation transmogrifies into a kind of kindergarten. But, although the display is low to the ground, it is not necessarily for children. Sartori casts us, like Gulliver, into a Lilliputian world that defamiliarizes mundane objects so that they might be formed anew.

— **Phil Taylor**

<http://artforum.com/?pn=picks§ion=fr#picks56910>



Le Journal des Arts

L'ACTUALITÉ DE L'ART ET DE SON MARCHÉ À TRAVERS LE MONDE

5,90 € | UN VENDREDI SUR DEUX | Numéro 446 | Du 27 novembre au 10 décembre 2015

www.leJournaldesArts.fr



La directrice des publics ou ministère de la Culture, Jacqueline Eidelman, fait parler les chiffres

Entretien page 4



Ugo Rondinone rend un hommage émouvant et brillant à son compagnon John Giorno au Palais de Tokyo

Exposition page 18



Ernesto Sartori assemble à la galerie Morcelle Alix des objets qui définissent un territoire

Entretien page 19

PAROLES D'ARTISTE ERNESTO SARTORI

« Faire face à des espaces et du vide permet de voir quelque chose »

À la galerie Marcelle Alix, à Paris, Ernesto Sartori rend le regard du spectateur à redéfinir des territoires face à des installations sculpturales qui s'offrent, telles des mises en page.

Votre exposition se compose pour l'essentiel de sculptures faites d'assemblages d'objets. Ces ensembles constituent-ils des œuvres autonomes ?

Ce sont précisément des questions qui restent ouvertes. Il y a quelque temps encore j'étais absolument incapable de définir de façon nette ce qu'étaient ces ensembles. Pour moi un ensemble c'est quelque chose dont je pense que cela va tenir ensemble, mais en même temps je n'ai pas envie d'empêcher une partie de l'ensemble d'exister seule, car je crois que tout a une valeur propre et un potentiel à développer soi-même. C'est comme la question de savoir si une œuvre est finie ou

pas. Il s'agit d'une proposition que j'assume complètement, mais rien ne m'empêcherait éventuellement de revenir dessus si j'en ressentais le besoin. J'aime la possibilité pour l'œuvre d'avoir des temporalités différentes.

Considérez-vous que, par exemple, la date de l'exposition constitue un point d'arrêt de la production des œuvres, ou bien ne sont-elles jamais achevées ? Le point d'arrêt est une chimère que j'essaie d'atteindre aussi grâce au regard des autres. Je pense être capable de m'imposer un point d'arrêt, mais sans exposition, sans la capacité de montrer mon travail, cela reste quelque chose de complètement virtuel. Les gens capables d'avoir une pratique sans faire partie d'un monde ou d'un calendrier de l'art m'intriguent. Ce sont des questions que je me pose. Est-ce que cela apporte un regard différent ?

La forme X est récurrente dans votre travail...

Ça commence à le devenir de façon plutôt consciente, le cercle également. Je ne m'arrête pas à des formules et j'essaie de sortir de cette dualité, mais il se trouve qu'en général ce sont plutôt des X et des cercles qui sont mis en volume, car



Ernesto Sartori, *Pareja (Leona e Rosa)*, 2015.

© Photo : ANTHONY MARI

ce sont des signes parmi les plus simples. La question est comment donner du volume et qu'y a-t-il derrière le volume ? Je pense qu'il y a quelque chose de l'ordre de la centralité.

Dans ces installations il y a des objets, des images d'objets, des évocations d'objets. Sommes-nous là face à une transposition du quotidien ?

Le quotidien est un des pôles, mais il n'est pas le seul. Cela m'intéresse d'arriver à le déplacer par rapport

à un thème qui me préoccupe. Ça peut être quelque chose de relativement formel, en rapport avec une numérogie simple, on voit certains chiffres, il y a vraiment un rapport à l'écriture. Il m'est déjà arrivé d'utiliser certaines lettres qui m'intéressaient, comme le M par exemple. Je n'ai pas forcément pensé à faire une composition, mais il y avait quelque chose de l'ordre de la mise en page. Je pense qu'on peut voir la vie quotidienne si l'on en a envie, mais aussi quelque chose de plus aventureux

ou mystérieux. Il y a par exemple la forme d'un canapé sur une sculpture, il est presque monstrueux.

Vos installations s'inscrivent-elles dans la définition d'un territoire ?

Où tout à fait, en particulier dans l'installation que j'ai faite au sous-sol de la galerie. Parfois j'utilise d'une manière très personnelle le mot rangement ; il s'agit d'un rangement un peu mental où l'on n'aurait justement pas de limites ni de contraintes et qui permettrait

d'envisager le monde comme une sorte de lieu où on peut s'étaler sans fin. En tant qu'artiste on peut développer des espaces comme un être humain pourrait le faire mais ne va pas le faire. La pratique artistique peut donc finalement nous amener à cette utilisation d'un espace où le raisonnement ne fonctionne pas de manière traditionnelle, avec cette pensée d'être toujours dans la réflexion de cet espace, la contrainte. Et cela n'est pas seulement lié à la pratique artistique, mais aussi à plusieurs moments de monstration. On pourrait trouver cela dans des vitrines et pas seulement dans des lieux du monde de l'art. Je pense que ce moment où l'on fait face à des espaces et du vide constitue finalement la situation idéale pour voir quelque chose.

Vous attendez donc une forme d'investissement de la part du spectateur ?

Et de moi-même en tant que spectateur également, car le spectateur est aussi comme une projection de soi-même. Est-ce que je parle à tous les spectateurs ou à cette partie de moi qui existe dans l'autre ?

Propos recueillis par Frédéric Bonnet

ERNESTO SARTORI. L'AGLIU TAGLIA. Jusqu'au 30 janvier, Galerie Marcelle Alix, 4, rue Jouye-Rouze, 75009 Paris, tél. 09 50 04 16 80, www.marcellealix.com, du mercredi au samedi 14h-19h.



À la galerie Marcelle Alix, à Paris, Ernesto Sartori convie le regard du spectateur à redéfinir des territoires face à des installations sculpturales qui s'offrent, telles des mises en page.

Votre exposition se compose pour l'essentiel de sculptures faites d'assemblages d'objets. Ces ensembles constituent-ils des œuvres autonomes ?

Ce sont précisément des questions qui restent ouvertes. Il y a quelque temps encore j'étais absolument incapable de définir de façon nette ce qu'étaient ces ensembles. Pour moi un ensemble c'est quelque chose dont je pense que cela va tenir ensemble, mais en même temps je n'ai pas envie d'empêcher une partie de l'ensemble d'exister seule, car je crois que tout a une valeur propre et un potentiel à développer soi-même. C'est comme la question de savoir si une œuvre est finie ou

pas. Il s'agit d'une proposition que j'assume complètement, mais rien ne m'empêcherait éventuellement de revenir dessus si j'en ressentais le besoin. J'aime la possibilité pour l'œuvre d'avoir des temporalités différentes.

Considérez-vous que, par exemple, la date de l'exposition constitue un point d'arrêt de la production des œuvres, ou bien ne sont-elles jamais achevées ?

Le point d'arrêt est une chimère que j'essaie d'atteindre aussi grâce au regard des autres. Je pense être capable de m'imposer un point d'arrêt, mais sans exposition, sans la capacité de montrer mon travail, cela reste quelque chose de complètement virtuel. Les gens capables d'avoir une pratique sans faire partie d'un monde ou d'un calendrier de l'art m'intriguent. Ce sont des questions que je me pose. Est-ce que cela apporte un regard différent ?

ERNESTO SARTORI. L'AGLIO

TAGLIA, jusqu'au 30 janvier, Galerie Marcelle Alix, 4, rue Jouye-Rouve, 75019 Paris, tél. 09 50 04 16 80, www.marcellealix.com, du mercredi au samedi 14h-19h.

La forme X est récurrente dans votre travail...

Ça commence à le devenir de façon plutôt consciente, le cercle également. Je ne m'arrête pas à des formules et j'essaie de sortir de cette dualité, mais il se trouve qu'en général ce sont plutôt des X et des cercles qui sont mis en volume, car

ce sont des signes parmi les plus simples. La question est comment donner du volume et qu'y-a-t-il derrière le volume ? Je pense qu'il y a quelque chose de l'ordre de la centralité.

Dans ces installations il y a des objets, des images d'objets, des évocations d'objets. Sommes-nous là face à une transposition du quotidien ?

Le quotidien est un des pôles, mais il n'est pas le seul. Cela m'intéresse d'arriver à le déplacer par rapport

à un thème qui me préoccupe. Ça peut être quelque chose de relativement formel, en rapport avec une numérogie simple, on voit certains chiffres, il y a vraiment un rapport à l'écriture. Il m'est déjà arrivé d'utiliser certaines lettres qui m'intéressaient, comme le M par exemple. Je n'ai pas forcément pensé à faire une composition, mais il y avait quelque chose de l'ordre de la mise en page. Je pense qu'on peut y voir la vie quotidienne si l'on en a envie, mais aussi quelque chose de plus aventureux

ou mystérieux. Il y a par exemple la forme d'un canapé sur une sculpture, il est presque monstrueux.

Vos installations s'inscrivent-elles dans la définition d'un territoire ?

Oui tout à fait, en particulier dans l'installation que j'ai faite au sous-sol de la galerie. Parfois j'utilise d'une manière très personnelle le mot rangement ; il s'agit d'un rangement un peu mental où l'on n'aurait justement pas de limites ni de contraintes et qui permettrait

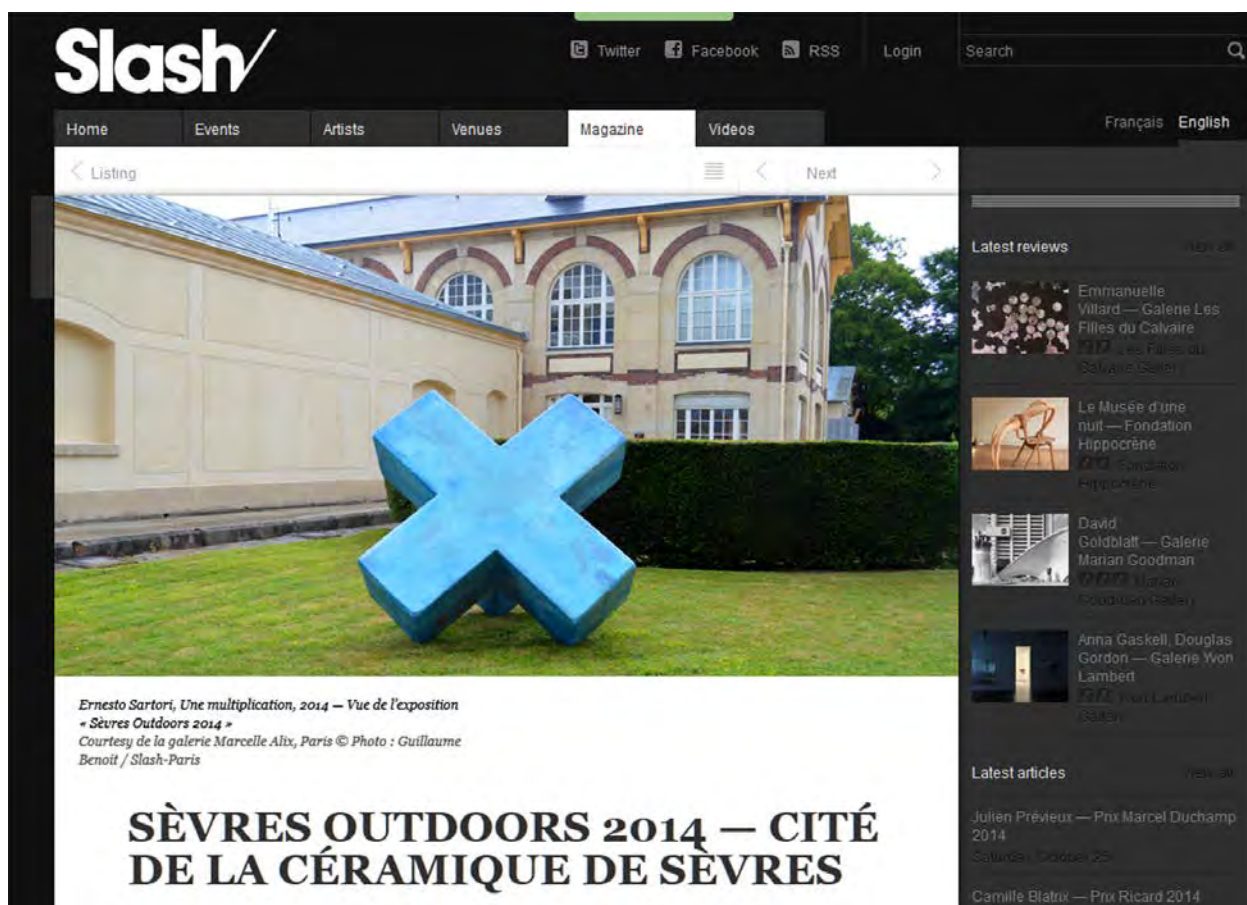


d'envisager le monde comme une sorte de lieu où on peut s'étaler sans fin. En tant qu'artiste on peut développer des espaces comme un être humain pourrait le faire mais ne va pas le faire. La pratique artistique peut donc finalement nous amener à cette utilisation d'un espace où le raisonnement ne fonctionne pas de manière traditionnelle, avec cette pensée d'être toujours dans la réflexion de cet espace, la contrainte. Et cela n'est pas seulement lié à la pratique artistique, mais aussi à plusieurs moments de monstration. On pourrait trouver cela dans des vitrines et pas seulement dans des lieux du monde de l'art. Je pense que ce moment où l'on fait face à des espaces et du vide constitue finalement la situation idéale pour voir quelque chose.

Vous attendez donc une forme d'investissement de la part du spectateur ?

Et de moi-même en tant que spectateur également, car le spectateur est aussi comme une projection de soi-même. Est-ce que je parle à tous les spectateurs ou à cette partie de moi qui existe dans l'autre ?

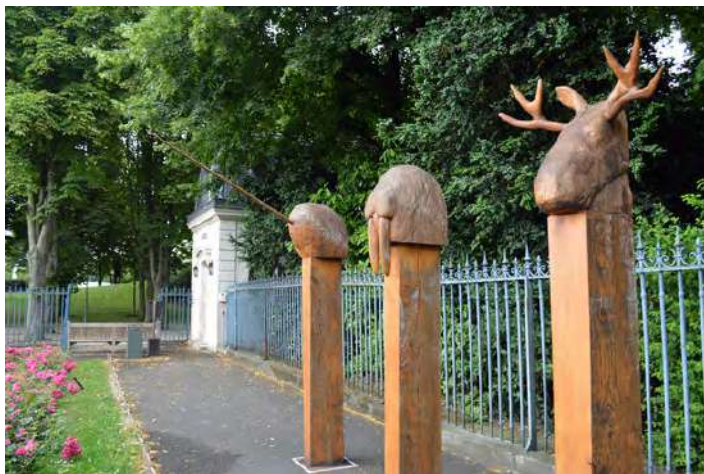
**Propos recueillis par
Frédéric Bonnet**



[Critique](#) July 7, 2014 — By Guillaume Benoit

Avec Sèvres Outdoors 2014, les galeries parisiennes s'offrent un écrin de premier choix pour honorer les sculptures et installations monumentales de leurs artistes tout au long de l'été.

Si la visée curatoriale de l'événement se veut sans prétention, le parcours, très agréable, mêle des artistes venus d'horizons très différents et aux préoccupations diverses qui trouvent ici un terrain propice à la mise en valeur de leurs œuvres. Autour du bâtiment principal se succèdent ainsi des œuvres fortes, dont la drôlerie n'a d'égale que la réussite formelle et l'intelligence de la dimension. Dans la maximisation d'abord avec la croix d'Ernesto Sartori, réplique monumentale du signe multiplicateur, son imposante sculpture joue aussi de la simplicité du motif, de sa curieuse « perfection » face au réel, relevant la tension inhérente à toute lecture rationnelle du monde autant qu'à l'ambition architecturale d'imposer la logique des formes sur la nature. À l'opposé, Vincent Olinet, avec *Rouge Sèvres* érige un rouge à lèvres taillé au cœur d'un chêne, dont l'extrémité, une pointe peinte de rouge et grossièrement taillée finit d'en faire un objet hybride ; canon militaire dressé vers le ciel, organe sexuel exhibant sa virilité ou reproduction « naturelle » d'un classique du maquillage féminin, la force brute de la sculpture étonne et, indiciblement, marque les esprits pour mieux les activer.



Laurent le Deunff, Totems, 2007 — Vue de l'exposition « Sèvres Outdoors 2014 » Courtesy de la galerie Semiose, Paris © Photo : Guillaume Benoit / Slash-Paris

Dans cette première partie de parcours et ressemblant étrangement à des distributeurs de bonbon Pez, les *Totems* en bois de Laurent Le Deunff conjuguent les références pour dessiner une œuvre audacieuse, libre et profonde, qui questionne, tout en retenue, aussi bien la représentation animalière, sa sacralisation que notre propre capacité à les percevoir.

La seconde partie, dans au cœur d'un jardin entouré d'arbres, révèle également de très belles pièces avec notamment un étonnant *Vice Versa* de Pablo Reinoso qui, dans un classicisme presque suranné, dessine une forme complexe où l'antique acier s'apparente presque à un câble en plastique, mélangeant les univers et les symboles dans une heureuse symétrie.



Pablo Reinoso, Vice Versa, 2012 — Vue de l'exposition « Sèvres Outdoors 2014 » Courtesy de la galerie Xippas, Paris © Photo : Guillaume Benoit / Slash-Paris

Au fond du jardin, caché dans son recoin, *L'Origine du doute*, le superbe arbre de Virginie Yassef (un tronc de plastique au sein duquel se cache un moteur activé sporadiquement) continue de s'ébrouer spontanément. Une sorte de retour aux sources pour cette œuvre que l'on aura croisée dans la rue lors de la biennale de Belleville 2012 et au sein même de la galerie G.P. & N. Vallois en début d'année. Enfin, c'est encore sous les arbres qu'on croiera une association de deux démarches presque diamétralement opposées qui trouvent ici, dans l'intimité de leur territoire ombragé, une étrange consonance ; d'un côté le champignon de Carsten Höller, reproduction et transformation artificielle d'un élément naturel, de l'autre le piano Gaveau rescapé



d'un incendie de Jochen Dehn, trésor du patrimoine artisanal ramené, dans ce jardin, à son essence de bois fragile, sous la menace d'un élément lui-même naturel, le feu.



Carsten Höller, Giant Multiple Mushroom, 2013 — Vue de l'exposition « Sèvres Outdoors 2014
Courtesy de la galerie Air de Paris, Paris © Photo : Guillaume Benoit / Slash-Paris

Une association fructueuse qui révèle la profondeur inattendue d'une présentation en plein air et qui pourrait bien faire de cette belle initiative vouée à devenir récurrente, un rendez-vous incontournable des étés à venir.

Sèvres Outdoors 2014, du 30 juin au 21 septembre 2014, tous les jours de 10h à 18h, Cité de la céramique de Sèvres, 2 Place de la Manufacture, 92310 Sèvres

<http://slash-paris.com/en/critiques/sevres-outdoor-2014-cite-de-la-ceramique-de-sevres>



Expo : Ernesto Sartori ou l'obliquité du monde

Par Alexandrine Dhainaut

Publié le 12/03/2014 à 12:51



Ernesto Sartori, vue de l'exposition "Marilyn vos Savant" © Mireille Tatangelo

Dans l'espace longitudinal du centre d'arts plastiques de Vénissieux, l'artiste Ernesto Sartori a introduit la pente, l'oblique en réplique. À l'origine de ses modules, sculptures-architectures où le triangle est roi, une pratique picturale (accrochée en vis-à-vis) qui érige un monde – une jungle presque, par la représentation d'une certaine violence – de guingois, en creux et en reliefs biseautés, où évoluent en rampant et se confondent hommes et animaux.



Ernesto Sartori, vue de l'exposition "Marilyn vos Savant" © Mireille Tatangelo

À partir de ce paysage fictionnel, Sartori crée des œuvres tridimensionnelles qui articulent le plein et le vide, le brut et le coloré (zones de couleurs pastel), le vertical et la diagonale, le minutieux et le brouillon, et mêlent des problématiques de volumes, de lignes et de surface propres à la sculpture, au dessin et à la peinture.

Salutaire

Dans ce monde énigmatique et obsessionnel de l'oblique, le visiteur fait non seulement des allers-retours entre l'imaginaire représenté en peinture et les sculptures au sol, mais aussi un crochet par l'atelier de l'artiste. En effet, sur une sorte de table de travail, Sartori dispose et dissimule divers objets, des lunettes de protection, un néon cassé, une poignée de carton à dessin, des petits objets de rien qui peuplent les ateliers et ponctuent ici l'installation.

Avec un sens aigu de la composition, l'artiste italien développe un art complexe qui montre ses conditions de création en même temps qu'il interroge la norme, l'orthogonalité du monde qui nous entoure. Une invitation à voir de travers salutaire.

---Ernesto Sartori – "Marilyn vos Savant". Jusqu'au 22 mars, au centre d'arts plastiques de Vénissieux, 12 rue Eugène-Peloux.

Retrouvez tous les choix de la rédaction Culture de Lyon Capitale dans notre mensuel de mars, en vente en kiosques jusqu'au 26 mars, et dans notre boutique en ligne

<http://www.lyoncapitale.fr/Journal/Lyon/Culture/Exposition/Expo-Ernesto-Sartori-ou-l-obliquite-du-monde>



44

ERNESTO SARTORI

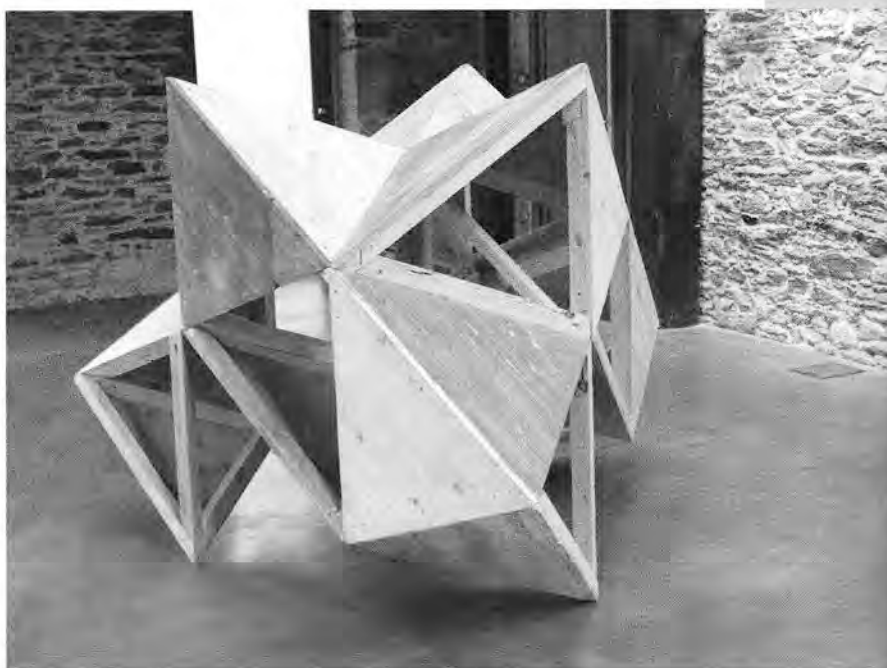
par / by
Marie Frampier

Gary, Duane, Hervé et moi

Natif de Vicenza (Italie) et diplômé de l'École des Beaux-arts de Nantes en 2007, Ernesto Sartori développe un univers fantasmagorique dont les règles spatiales ont la précision d'une recherche scientifique. Son travail est un jeu de représentations et de constructions, la rencontre inopinée de l'architecture, des mathématiques et de la fiction : une allégorie où chacun des personnages et des visiteurs semble être à même de définir son propre rôle, selon sa propre liberté d'action. L'artiste conçoit ses sculptures en bois comme les modules d'un espace architectural plus vaste, réalise des objets aux fonctions nouvelles ou inconnues et produit des dessins aux couleurs vives qui mettent en scène des personnages dont les silhouettes seraient humaines et animales, arachnéennes, rampantes ou bondissantes.

Les sculptures d'Ernesto Sartori sont des ensembles géométriques constitués d'éléments triangulaires. Les angles sont aigus et les couleurs sont pastel. Les contrastes des formes, rythmées et travaillées, avec des teintes claires et une texture de peinture glycéro très diluée créent un équilibre intéressant et une dynamique visuelle certaine. Ces sculptures – que nous nommons ainsi en lien avec leur terre et communauté d'accueil actuelles – semblent avoir été parachutées d'une planète lointaine. Tant dans ses dessins que dans ses sculptures / architectures modulaires, Ernesto Sartori définit un angle, toujours de même degré, sur lequel son monde repose. Cet angle est celui d'une pente partout présente. « Je pourrais essayer d'expliquer rationnellement pourquoi je m'intéresse à cette pente plutôt qu'à une autre mais je préfère admettre que j'en suis tombé amoureux et considérer mon travail comme une déclaration d'amour envers elle », avoue l'artiste. Pas de plat pays en ces lieux. Le plancher des vaches est à la diagonale, ce qui pose diverses questions.

La première concerne l'équilibre. L'être humain se différencie depuis des millénaires de l'animal par sa capacité à se tenir en position verticale. Droit comme un I, il prend de la hauteur, développe ses appuis arrière et utilise ses mains non plus seulement pour s'aider à mar-



cher mais comme outil premier pour se nourrir, se loger et se défendre. Ses organes vitaux ne sont plus protégés par un dos courbé mais présentés à autrui, dans un rapport de face à face. Les bases d'une vie en société sont alors posées ! Mais qu'en serait-il dans un monde en pente ? Animaux, humains et hybrides ont-ils ici d'autres choix que celui de courber l'échine ? Quelle position, quel mode de déplacement adopter en de tels espaces ? Certains des personnages présents dans les dessins d'Ernesto Sartori semblent posséder des corps assez bas, longs et courbés, induisant un déplacement quelque peu désarticulé ; d'autres sont plus proches de la morphologie humaine ou reptilienne. Tous peuvent donc marcher, courir, ramper ou s'asseoir aisément. Dans les constructions en trois dimensions, le visiteur est invité à activer l'œuvre. Il peut grimper, bondir d'un module à l'autre ou simplement les regarder et circuler autour.

La pente questionne aussi la norme et les *habitus* qui en résultent. Elle met en relief notre aptitude à nous cogner et l'influence des règles et systèmes sur la vision que nous avons de notre environnement et de nous-mêmes.

ERNESTO SARTORI
3/6, 2011.

Peinture glycéro et pigments
sur bois / Glycerio paint and pigments
on wood, 171,5 x 207,85 x 180 cm.

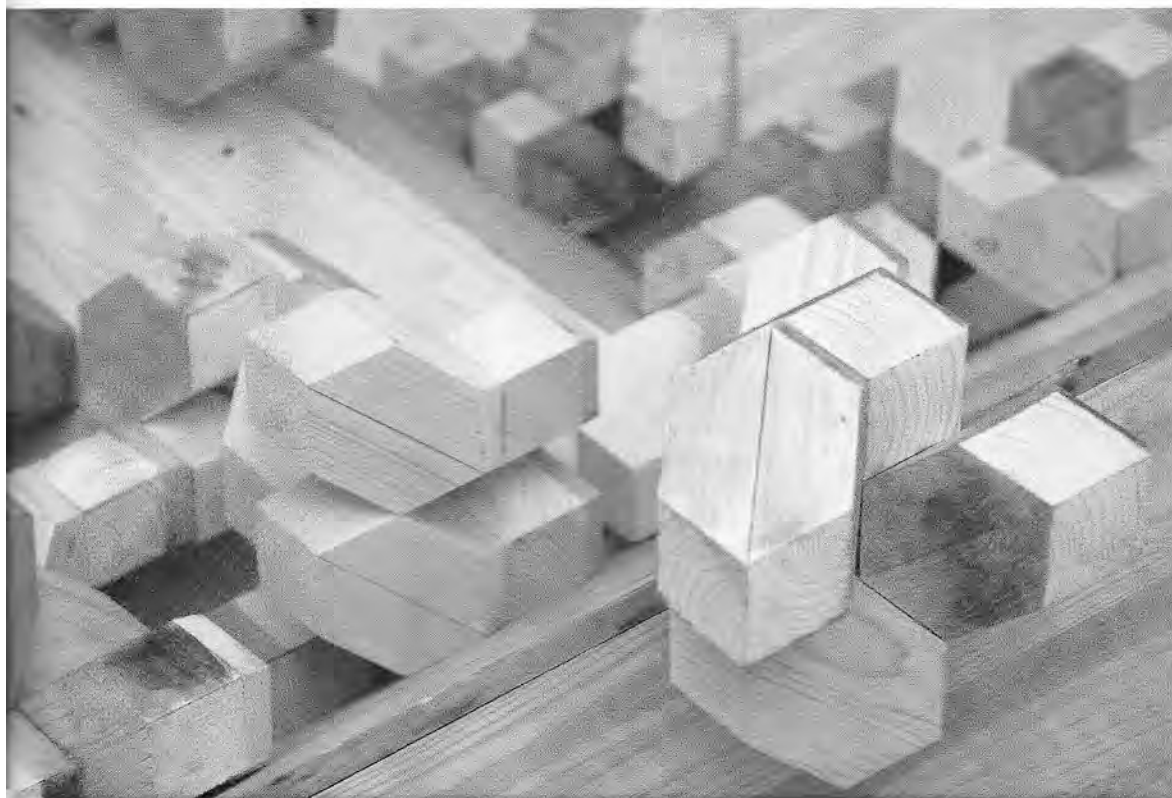
Vue de l'exposition / Exhibition view

RN137, L'Atelier, Nantes.

Production Zoo galerie, Nantes.

Courtesy galerie Marcelle Alix,
Paris.

Dossier
Ernesto Sartori



ERNESTO SARTORI

Aire pour systèmes, 2010.

Glycero, pigments, plastique, bois

/ Glycero paint, pigments, plastic, wood.

107 x 254,5 x 146,5 cm.

Photo: Aurélien Mole.

Courtesy galerie Marcelle Alix,
Paris.

Hervé (2011) est un hybride, mi-module architectural mi-personnage cubique, que nous pourrions imaginer entrer dans une marche éfrénée aussi bien que devenir meuble de rangement. Son antre est obscur, accessible mais happant, tel un écran de projection pour notre imagination et semblable à une fenêtre dont l'unique ouverture serait vers l'intérieur. *Giacomo* (2010) est un personnage mutilé qui semble s'être échappé des dessins de Sartori. Sa rencontre avec le réel lui a permis d'acquiescer un pantalon de chasseur alpin, à moins que ce ne soit l'inverse. Peut-être Giacomo est-il un chasseur alpin dont le saut dans l'autre monde lui aurait ôté son pantalon, alors devenu trace d'une vie passée chez nous autres humains. Les branches d'arbre et les bouts de bois offrent seuls l'illusion de ses mouvements, un « pied » posé sur le sol, l'autre sur un module architectural. *Chez Gary et Duane* (2011) est la maquette d'un habitat de cet univers que nous connaissons peu. Le bois est brut, la pente est raide et seule la structure globale est représentée. Pas de compartiments qui prendraient l'apparence de chambres, pas de meubles, pas de personnages visibles. À l'intérieur de ce météorite désigné, Gary et Duane vivraient selon des modes qui nous échappent – bien que similaires en certains points. La notion de propriété et la vie en communauté ne leur sont, par exemple, pas si étrangères.

Les titres de chaque œuvre d'Ernesto Sartori nous mettent sur les pistes d'une narration plus globale.

Ce sont des indices qui nous aident à identifier les codes, les habitudes des personnages et leurs relations. Mais s'agit-il d'un monde passé, futur ou parallèle ? La position rarement verticale des habitants pourrait suggérer un retour vers le passé, sur l'échelle de l'évolution humaine. La réalisation manufacturée des constructions l'indiquerait également. La technicité et la rigueur scientifique mises en œuvre ont cependant permis la réalisation d'objets architecturaux minimalistes aux accents futuristes. La géométrisation des éléments en trois dimensions et la parcellisation triangulaire des territoires dessinés sont aussi le signe de connaissances spatiales acquises à la période contemporaine.

Peut-être ce monde est-il alors parallèle au nôtre ? Les modules et objets exposés seraient les reliques d'autres coutumes et croyances, les souvenirs de voyage de l'artiste dans une *terra incognita* mais bien réelle, que nous tentons désespérément d'adapter à notre propre contexte et de comprendre selon une grille de lecture erronée. Penchez un peu la tête, faites un bond de côté et tout deviendra beaucoup plus clair.

Ernesto Sartori, *Le garage spatial*, Tripode, Rezé,
8/02 - 3/03/2012.



ERNESTO SARTORI

Gary, Duane, Hervé and I

Ernesto Sartori, who was born in Vicenza (Italy) and graduated from the Nantes School of Fine Arts in 2007, is developing a magical world where spatial rules have the precision of scientific research. His work is an interplay of representations and constructions, and the unexpected encounter of architecture, mathematics and fiction: an allegory where each character and visitor seem to be capable of defining their own role, in relation to their own freedom of action. The artist devises his wooden sculptures like the modules of a much larger architectural space, makes objects with new or unknown functions, and produces brightly coloured drawings which present figures whose silhouettes are human and animal, spider-like, crawling, or jumping.

Ernesto Sartori's sculptures are geometric ensembles made up of triangular elements. The angles are acute and the colours are pastel. The contrasts of forms, cadenced and worked, with pale hues and a texture of very diluted glycerol paint, create an interesting balance and a certain visual dynamic. These sculptures—which we call as much in connection with the current place and community accommodating them—seem to have been parachuted from a distant planet. In both his drawings and his modular sculptures/architectures, Ernesto Sartori defines an angle, always with the same degree, on which his world rests. This angle is that of a slope that is present everywhere. "I could try to explain rationally why I'm interested in this particular slope rather than another one, but I prefer to admit that I fell in love with it, and consider my work to be a declaration of love to it", the artist confesses. No flat land in these places. Terra firma is on the diagonal, which raises various questions.

The first has to do with balance. For many millennia, the human being has differed from the animal by his capacity to stand in a vertical position. As straight as an 'I', so to speak, he gains height, develops his hindquarters, and uses his hands no longer just for helping him to walk, but as a primary tool for feeding himself, creating shelter, and self-defense. His vital organs are no longer protected by a curved back but presented to others in a face-to-face relationship. The foundations of a social life are thus laid! But how would things be in an inclined world, on a slope? Do animals, humans and hybrids have other choices here than that of curving their spine? What position and what method of movement is to be adopted in such spaces? Some of the characters present in Ernesto Sartori's drawings seem to have rather low, long, curved bodies, giving rise to a somewhat dislocated movement; others are more akin to the human or reptilian morphology. So they can all walk, run, crawl or sit with ease. In the three-dimensional constructions, visitors are invited to activate the work. They can climb, jump from one module to another, or merely look, and walk around the piece.



The slope also questions the resulting norm and the *habitus*. It singles out our ability to bang into things, and the influence of rules and systems on the vision we have of our environment and ourselves.

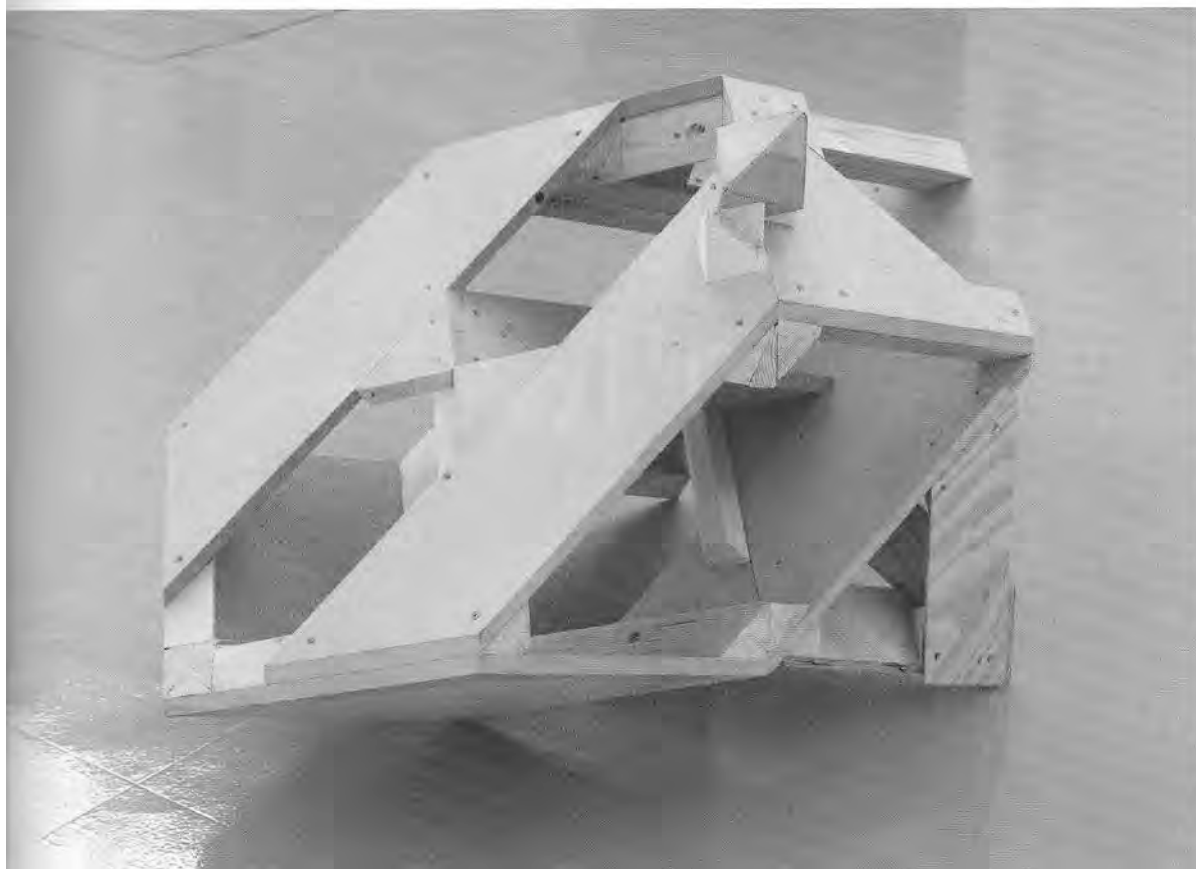
Hervé (2011) is a hybrid, half architectural module and half cubic character, which we might imagine breaking into a frenzied walk just as much as becoming an item of furniture for putting things away in. Its lair is dark, accessible but engulfing, like a projection screen for our imagination and similar to a window whose only opening is inwards.

ERNESTO SARTORI
Giacomo, 2010.

Colle, bois, pantalon de chasseur
alpin / Glue, wood, Alpine hunter pants.
107 x 188 x 90 cm.

Photo: Aurélien Mole.
Courtesy galerie Marcelle Alix,
Paris.

Dossier
Ernesto Sartori



ERNESTO SARTORI
Chez Gary et Duane, Maquette.
2011.

Peinture et pigments sur bois
/ Paint and pigments on wood.
51 x 103,5 x 160 cm.

Vue de l'exposition / Exhibition view
EN137, 40mCube, Rennes, 2011.
Courtesy galerie Marcelle Alix,
Paris.

Giacomo (2010) is a disabled character who seems to have escaped from Sartori's drawings. His encounter with reality has enabled him to acquire a pair of mountain hunter's trousers, unless it is the other way round. Perhaps Giacomo is a mountain hunter whose leap into the other world has relieved him of his trousers, thus becoming a trace of a past life among us other humans. The tree branches and the bits of wood alone offer the illusion of his movements, one "foot" set on the ground, the other on an architectural module.

Chez Gary et Duane (2011) is the maquette of a dwelling in this world that we know little about. The wood is rough, the slope is steep, and only the overall structure is represented. There are no compartments taking on the appearance of bedrooms, no furniture, no visible figures. Inside this designed meteorite, Gary and Duane live in ways which elude us—even though they are similar in certain points. The notion of property and community life are not so alien to them, for example.

The titles of each one of Ernesto Sartori's works guide us towards a more global narrative. They are clues which help us to identify the codes and habits of the characters, and their relations. But does this involve a past, future or parallel world? The rarely vertical position of the inhabitants might suggest a return to the past, on the scale of

human evolution. The manufactured execution of the constructions would also indicate as much.

The technicity and the scientific rigour applied have nevertheless permitted the production of minimalist architectural objects with futurist overtones. The geometrization of the three-dimensional elements and the triangular parcelling of the drawn territories are also the sign of spatial knowledge acquired in the contemporary period.

Perhaps this world is parallel to ours, then? The modules and objects on view are possibly the remnants of other customs and beliefs, the artist's travel memories in a *terra incognita*, but a very real one, which we are desperately trying to adapt to our own context, and understand on the basis of an erroneous reading schedule. Tilt your head a little, make a sideways jump and everything will become a whole lot clearer.

Ernesto Sartori, *Le garage spatial, Tripode, Rezé,*
8/02 - 3/03/2012.



L'œil des expositions



Baptiste Roux,
Sans titre, chapelle
Saint-Jean, Le Sourn.
© Photo : S. Cuisset.



Ernesto Sartori, *Fraser 7a, Fraser 5b, Une forme horaire
entre un vaisseau et autre chose*, 2012, chapelle Saint-Nicodème, Guénin.
© Photo : S. Cuisset.



Morbihan (56)

UN CHAPELET D'INTERVENTIONS

L'art dans les chapelles

Du 6 juillet au 16 septembre 2012



Avec plus de mille chapelles, le Morbihan figure parmi les départements qui comptent le plus grand nombre de clochers ; un héritage architectural riche mais difficile à entretenir, à l'heure où les fidèles ont déserté les lieux de culte. De ce constat est née, en 1991, l'idée d'inviter des artistes à investir ces édifices, pour revaloriser ce patrimoine en ouvrant une porte d'accès à l'art contemporain en zone rurale. Avec une vingtaine d'artistes chaque été, L'art dans les chapelles s'est progressivement imposé comme un des grands rendez-vous artistiques de Bretagne.

« Carte blanche » aux artistes, la manifestation impose une seule règle : créer une œuvre spécifique ou réactiver une pièce antérieure en fonction des caractéristiques du site. Les réponses à cette invitation sont variées, en termes de médiums comme de formes. Certaines propositions font écho à l'histoire

du monument, comme la structure de Vincent Ganivet aux Saints-Drédeno (Saint-Gérand). Cette acrobatique sculpture de briques, à l'équilibre précaire, rappelle l'état du bâtiment, autrefois en ruines. D'autres artistes jouent sur la physionomie du lieu, à l'image d'Ernesto Sartori à Saint-Nicodème (Guénin). Son installation aux formes acérées s'impose au visiteur dès le portail, transformant radicalement la perception de ce petit édifice au sol fortement incliné. Enfin, l'œuvre peut aussi entretenir un lien chromatique avec le site, comme les poétiques tapis de Lisan Freijssen, qui évoquent des lichens et créent un rappel des couleurs du sol et des peintures murales de la chapelle Sainte-Tréphine (Pontivy).■

Isabelle Manca

L'ŒIL « L'art dans les chapelles », festival organisé dans dix-neuf communes du Morbihan (56), www.artchapelles.com



6,90 € NOVEMBRE 2011

L'œil

#640

Tout voir - Tout savoir - Tout l'Art !



MARCELLE ALIX (1.G06)

Paris marcellealix.com Se pliant à la règle du secteur Lafayette qui veut que les galeries ne présentent chacune pas plus de deux artistes, le tandem de Marcelle Alix a choisi d'orchestrer un dialogue entre Ernesto Sartori et le binôme Louise Hervé-Chloé Maillat. Les artistes s'étaient déjà associées en 2010 et prolongent donc la conversation. Les jeunes trentenaires Hervé & Maillat continuent leurs extrapolations performatives et compulsives à travers un récit spéculatif nourri d'objets dont les codes de présentation empruntent à l'anthropologie tandis que Sartori expose son univers synchrétique complexe et géométrique. Tout un monde en soi !

↑ **Ernesto Sartori**, 3/6, 2011, peinture glycérol et pigments sur bois.



Vu pour vous

DE 500 À 5 000 EUROS



2 600 €

PAMELA ROSENKRANZ
Farm Being (Ebony Touch)
2009, bouteille, silicone avec pigments.
Galerie Karma International, Zurich, stand 1.F18



5 000 €

RAFFI KALENDERIAN
Four Shanties (Study)
2011, matériaux divers sur papier, 61 x 45,5 cm.
Galerie Peter Kilchmann, Zurich, stand 0.A06



700 €

STEFAN NIKOLAEV
Fruit Bowl of the Lion
2010, céramique et or 18 carats, 11 x 18 x 12 cm,
50 exemplaires numérotés et signés.
GDM, Paris, stand 1.H06

3 500 €

ERNESTO SARTORI
Giacomo
2010, colle, bois, pantalon de chasseur alpin,
107 x 188 x 90 cm.
Galerie Marcelle Aixa, Paris, stand 1.G06





Connectez-vous

evène.fr

Ernesto Sartori : le constructiviste



 Zoom

"Je pourrai essayer d'expliquer rationnellement pourquoi je m'intéresse à cette pente plutôt qu'à une autre, mais je préfère admettre que j'en suis tombé amoureux, et considérer mon travail comme une déclaration d'amour envers elle ». Les sculptures d'Ernesto Sartori peuvent évoquer, c'est selon, la mise en volume des peintures cubistes ou l'interprétation en trois dimensions de bandes dessinées. Né à Vicenza (Italie) en 1982, ce jeune homme tout juste sorti des Beaux-Arts de Nantes a été dès 2008 lauréat du Prix de la Ville de Nantes, puis nommé en 2010 pour le prix Ricard. La valeur, dit le Cid, n'attend pas le nombre des années. Depuis son envol, **Ernesto Sartori** ne semble plus devoir toucher terre : armé de tubes de gouache, de peinture très diluée ou de stylos aquarellés, il travaille sur des surfaces de bois et des installations faites d'éléments modulaires. Pourquoi y croire ? Voyez ses dessins colorés et ses structures en bois, qui semblent destinées au 'Baron perché' d'Italo Calvino (qui passa toute sa vie dans les arbres) : sous l'apparence ludique d'un univers d'enfant se lit une incroyable exigence de rigueur. Une pratique qui rapproche Ernesto Sartori d'artistes comme Kurt Schwitters, Paul Thek ou Robert Smithson, tous très sensibles aux possibles écarts de la nature. Signe des temps : la galerie Marcelle Alix, qui présente cette année Ernesto Sartori à la FIAC, a été sélectionnée pour le prix Lafayette, qui récompense les galeries émergentes.

<http://www.evène.fr/arts/actualite/fiac-2011-artistes-a-suivre-ganivet-houseago-sartori-3484.php>



MARCELLE ALIX > PARIS.

Stand 1.G06. Isabelle Alfonsi, Cécilia Becanovic viennent représenter deux de leurs artistes à cette Fiac : le duo **Louise Hervé & Chloé Maillet** et le conceptuel Ernesto Sartori.

www.marcellealix.com .



ERNESTO SARTORI, TROIS RAVITAILLEMENTS, 2010

*Glycero, pigments, plastique, bois
(40 x 40 x 37 cm). Marcelle Alix.*

Estimation : 1 000 €



créations libres

Du plâtre, du papier, des pneus, des carcasses d'ordinateurs : conséquence de crise ou esthétique fait main, l'art est en pleine période DIY. **par Claire Moulène**

Revenus des années chic et fric, où l'art flirtait avec les industries culturelles, l'économie blockbuster du cinéma et la surenchère d'un marché de l'art boursofflé, les artistes des années 2000 sont en phase avec leur époque : celle

de la crise et du système D. Ils opèrent un retour au fait main, au low-tech et au slow art : films faits à la maison ou importés de YouTube sans passer par la postproduction, installations bricolées où le papier, le carton, le polystyrène et tous les matériaux pauvres se volent la vedette. ►

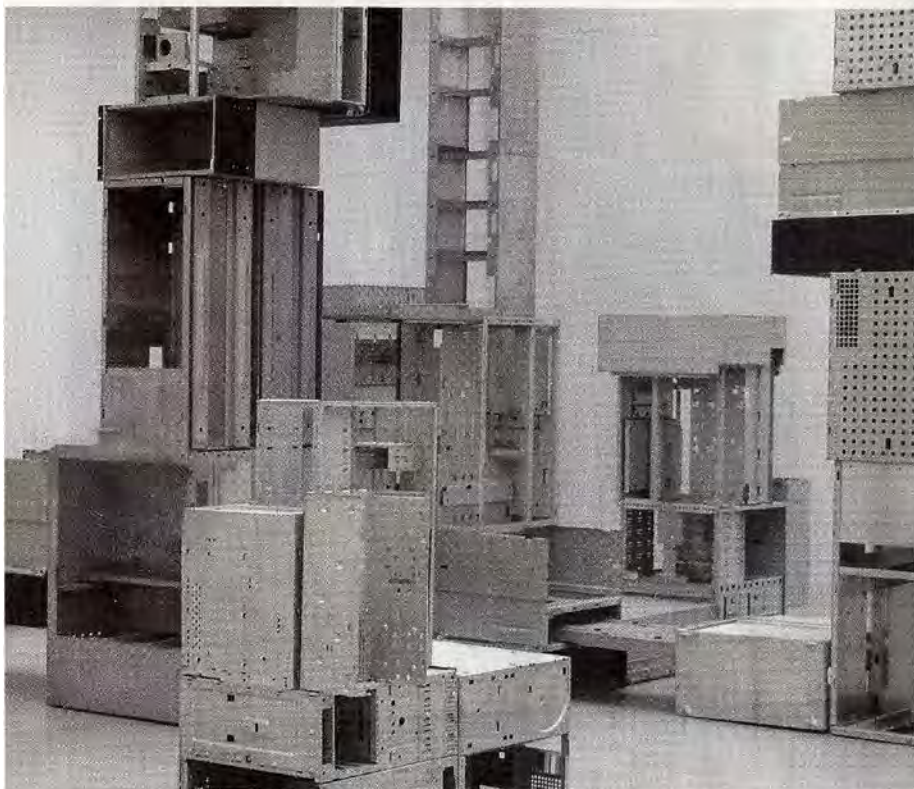
rt

Karla Black,
At Fault (détail), 2011
au Pavillon écossais
de la Biennale
de Venise 2011

72 les inrockuptibles 29.06.2011



art



Nicolas Moulin, vue de l'exposition *GOLDBARRGOROD* à la Villa Arson, Nice, 2010



Ernesto Sartori, vue de l'exposition *La Fureur de l'atome* à la galerie Marcelle Alix, 2010

Signe de ce changement de paradigme, la publication en 2004 par le très avisé Hans Ulrich Obrist d'un petit manuel d'art contemporain "pour les nuls", sobrement intitulé *Do It*. Conçu comme un recueil d'instructions, avec parfois croquis à l'appui, il permettait de réaliser soi-même cent soixante-huit œuvres historiques ou contemporaines signées Carl André, Michel Blazy, Richard Hamilton, Dominique Gonzalez-Foerster, Mike Kelley ou Ed Ruscha. Sept ans plus tard, ce penchant pour le *do it yourself* ne semble pas avoir pris une ride, il s'est simplement perfectionné et ramifié. Tour d'horizon d'une tendance aux enjeux multiples.

version bricolo

C'est la tendance la plus identifiée et la plus partagée de ces dernières années. Au Pavillon écossais de la Biennale de Venise, la très hype Karla Black a conçu son exposition comme un concours de châteaux de sable avec ses sculptures-gâteaux en polyester, ses nœuds et rubans de cellophane rose tombant du plafond dans des amas de plâtre et de craie bleue et ses blocs de savon découpés. Du land art miniaturisé qui lorgne du côté de l'arte povera. Même passion pour les matériaux cheap et l'informe du côté de la Française Emmanuelle Lainé qui bricole dans son atelier de Sèvres d'étranges sculptures anthropomorphiques un peu freaks en terre cuite, pâte à papier ou plâtre. Une ode au home-made que l'artiste soulignait d'ailleurs lors de sa dernière exposition à la galerie Triple V en exposant directement des images grandeur réelle de son travail en atelier – la fabrique de l'art donc – et de ses sculptures restées à l'état de prototypes. C'est ce même souci de la gestation plutôt que de la phase finale qui intéresse l'artiste Ernesto Sartori qui échafaude des installations en bois peint, envahissantes et monumentales malgré leur facture bon marché.

Plus pointu et surtout moins démonstratif, on assiste également depuis quelques années à un retour massif de l'archive et, avec lui, à une attention accrue portée à la matérialité et aux aspérités du support, à ce que l'historienne Arlette Farge nomme joliment dans son ouvrage-manifeste consacré aux archives judiciaires, le "*bruissement monotone du papier*", à cette "*archive glacée*" sur laquelle "*les doigts s'engourdissent et s'encrent de poussière froide au contact de son papier parchemin ou chiffon*". En France notamment, Mark Geffriaud



ou Clément Rodzielski travaillent exclusivement sur ces images-écrans, des images en trois dimensions dont on envisage le relief, les pliures, les déchirures, le recto et le verso.

version écolo

Le retour en force du *do it yourself* passe aussi par un souci écologique qui n'épargne pas l'art contemporain. Nombreux sont les artistes décroissants qui travaillent à partir de déchets ou d'éléments recyclés : Douglas White et son palmier composé de pneus carbonisés, Christian Gonzenbach et ses totems aplatis réalisés à partir de carcasses de sèche-cheveux ou de téléphones portables, tous deux présentés dans l'expo *Rehab* l'hiver dernier à l'Espace Fondation EDF.

Moins littéral et plus drôle, on peut répertorier l'invention paradoxale du Canadien Michel de Broin qui réalisait il y a quelques années un road-movie urbain à bord d'une voiture à pédales pas si écolo puisqu'elle finissait par entraîner des bouchons monstres dans les rues de New York, ou les modes d'emploi de Janice Kerbel destinés à créer des *Home Climate Gardens* susceptibles de s'adapter à notre mode de vie citadin.

nombreux sont les artistes décroissants qui travaillent à partir de déchets ou d'éléments recyclés

version âge de pierre

Et les nouvelles technologies ? S'il existe aujourd'hui un courant exclusivement dédié à l'art numérique – dont la Gaîté lyrique a fait son fonds de commerce depuis son ouverture il y a quelques mois –, il reste très minoritaire dans le champ de l'art contemporain, où on utilise les nouvelles technologies principalement comme des outils de production ou des matériaux bruts, jamais comme des médias en soi. Si des artistes comme Cyprien Gaillard, Giraud & Siboni ou Raphaël Zarka n'hésitent pas à puiser sur YouTube quantité d'images qu'ils "cutent" ou importent directement dans leur pratique, d'autres s'amusent au contraire à maltraiter les outils technologiques pour les faire retomber à l'âge de pierre. C'est le cas du Lituanien Zilvinas Kempinas qui

prend acte de l'obsolescence des bandes magnétiques et les utilise comme matériau dans ses installations flottantes activées à l'aide de ventilateurs, ou encore de Nicolas Moulin, fasciné par les ruines contemporaines, qui lors de son exposition à la Villa Arson agençait un nombre impressionnant de carcasses d'ordinateurs pour composer un paysage brutaliste et désolé rappelant l'architecture postsoviétique.

Quant aux New-Yorkais Wade Guyton, Kelley Walker ou Meredyth Sparks, ils ressuscitaient la Factory de Warhol au début des années 2000, mettant en commun leur matériel – lasers, imprimantes, photocopieuses, scanners – pour retravailler dans un registre lo-fi des images trouvées dans des magazines ou sur le net et passées au filtre d'une imprimante bas de gamme ou d'un laser défectueux. Comme si, là encore, pour ces artistes pourtant biberonnés à Photoshop et aux moteurs de recherche, il s'agissait d'épuiser les outils technologiques, de les dépecer et de les subordonner pour en faire des matériaux comme les autres. ■

Retrouvez un diaporama des œuvres sur orange.lesinrocks.com



Publié le 30 novembre 2010.

Article

Julien Robert

LE PETIT MONDE D'ERNESTO SARTORI



ART Contemporain L'artiste italien, Nantais d'adoption, expose au FRAC

C'est un univers tout en géométrie qu'invente l'Italien Ernesto Sartori. Originaire de Vicence, l'artiste de 28 ans vit à Nantes depuis 2002. L'exposition « Gary et Duane » présente un aperçu d'un monde imaginé par l'artiste, lauréat du prix Paul Ricard.

Spectaculaire et spirituel

Deux personnages, Gary et Duane, évoluent dans des tableaux hexagonaux, alors que de spectaculaires constructions géométriques semblent sortir des murs et du plafond. « C'est un monde qui n'a pas vraiment de sens, explique l'artiste. Gary et Duane sont à côté d'espaces où ils pourraient rencontrer des histoires fantastiques, mais eux ne sont pas dans cet enthousiasme-là. En dehors, c'est une autre narration. Des éléments qui font partie d'un même être. On est dans quelque chose de spirituel, des reliques. »

Jusqu'au 20 février au Fonds Régional d'Art Contemporain des pays de la Loire, la Fleuriaye à Carquefou. Du mercredi au dimanche de 14h à 18h. Entrée Libre.

imé avec  joliprint

<http://www.20minutes.fr/article/630983/corbeille-le-petit-monde-ernesto-sartori>